

Dans les roselières de la Tranche-sur-Mer ou en bords de Charente, on ne la regarde même plus. En ces heureuses contrées, le chant passablement casse-pieds de la Cisticole des joncs (psst... psst... psst... pût-pût-pût-pût-pût) résonne du jour de l'An à la Saint-Sylvestre (avec tout de même un pic à la belle saison) au-dessus des marais, des prairies plus ou moins humides, plus occasionnellement dans les milieux secs. Les chariots chargés de foin, ça la connaît, « la Cis-picole des joints » comme la surnomment plaisamment quelques ornithos atlantiques.

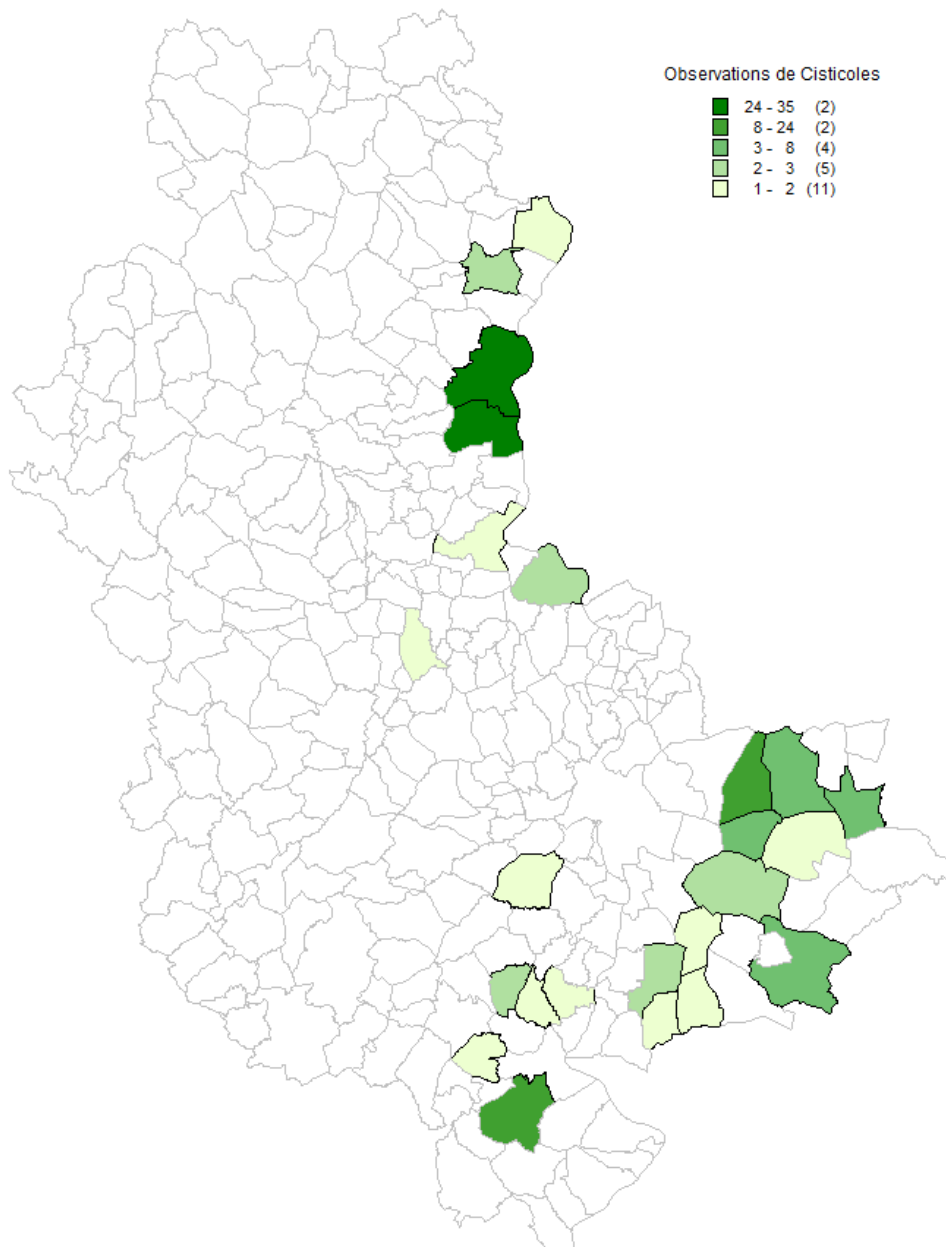
Avec ce genre de pedigree, pas de doute, on a affaire à une espèce rare dans le Rhône, où les prairies de marais ne courent pas les rues. Seulement, voilà : insignifiante jusqu'en 2015 (entre zéro et sept données par an), voilà que la Cisticole affole les compteurs : 30 données en 2016 et déjà 62 en 2017. Il se passe quelque chose avec cette petite fauvette paludicole courtaude.

Pour reconnaître la Cisticole, préparez-vous à apprendre d'autres critères que sa fastidieuse ritournelle. Près de la moitié des oiseaux contactés dans le Rhône ne pipent pas mot (106 données sur 218). Ces données d'individus mutiques concernent principalement la phase postnuptiale. Il convient alors de savoir reconnaître son dos strié, le motif caractéristique de la tête, et si l'oiseau se montre en entier, la silhouette non moins unique avec cette queue courte et large.



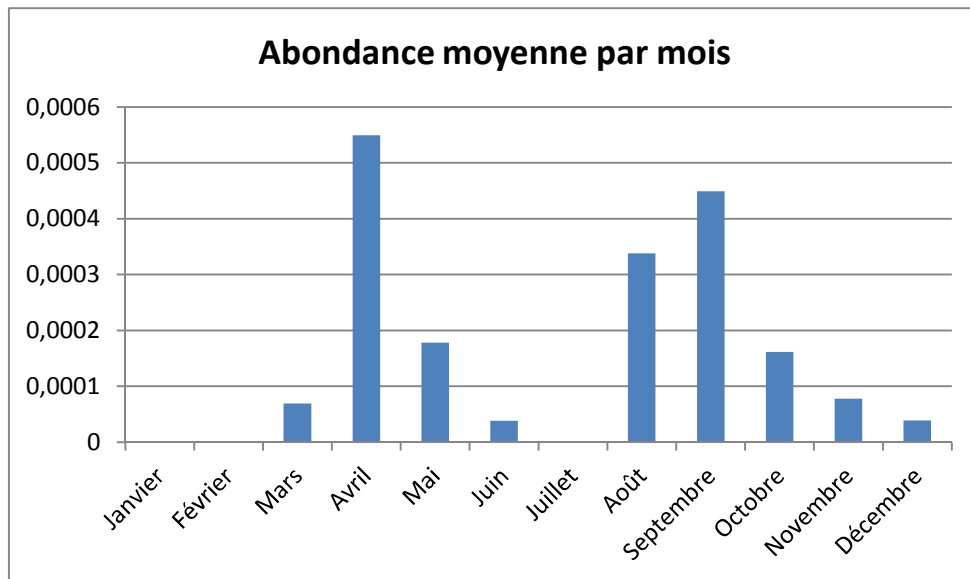
Cisticole des joncs – Photo G. Corsand / LPO

Pour ce qui est de la rechercher, inutile de quadriller les pâtures du pays de Chamouset ou d'Amplepuis. Pas une donnée n'a été recueillie à plus de 360 mètres d'altitude. Comme les Gaulois, les Cisticoles sont dans la plaine : les premiers plateaux de l'ouest lyonnais, plateau mornantais et contreforts du Pilat, sont les plus hauts sommets que daigne atteindre cette espèce. Et c'est le val de Saône qui fournit les données les plus nombreuses et les plus régulières. Notons tout de même que rien n'empêche dans l'absolu la Cisticole de grimper et même de nicher plus haut : en Auvergne, elle s'est reproduite en cariçaie à 700 mètres.



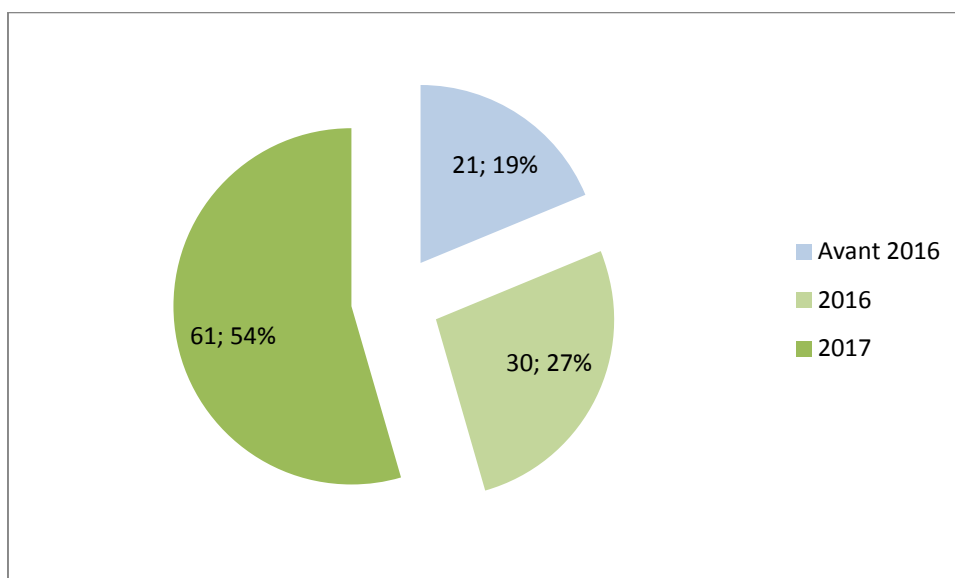
Quant aux milieux d'observation, ils sont très homogènes. 60% des données proviennent des prairies humides du val de Saône. La plupart des autres, lorsque l'auteur a précisé l'habitat, concernent également des prairies sèches, bordées de haies ou partiellement embroussaillées à l'occasion. Les friches, sèches ou humides, et les zones humides hors prairie (bords de plans d'eau, roselières) complètent le tableau. Une ou deux données concernent des cultures. Un peu comme dans le cas de la Locustelle tachetée, il ne faut donc pas lier trop hâtivement l'espèce à l'eau. C'est surtout une structure de végétation qu'elle recherche : un couvert lâche de graminées avec accès au sol et néanmoins de hautes tiges.

Question chronologie, la Cisticole présente dans le Rhône un schéma tout à fait classique de migrateur transsaharien, avec un pic en avril (surtout dernière décade) et en mai, puis un autre en septembre.

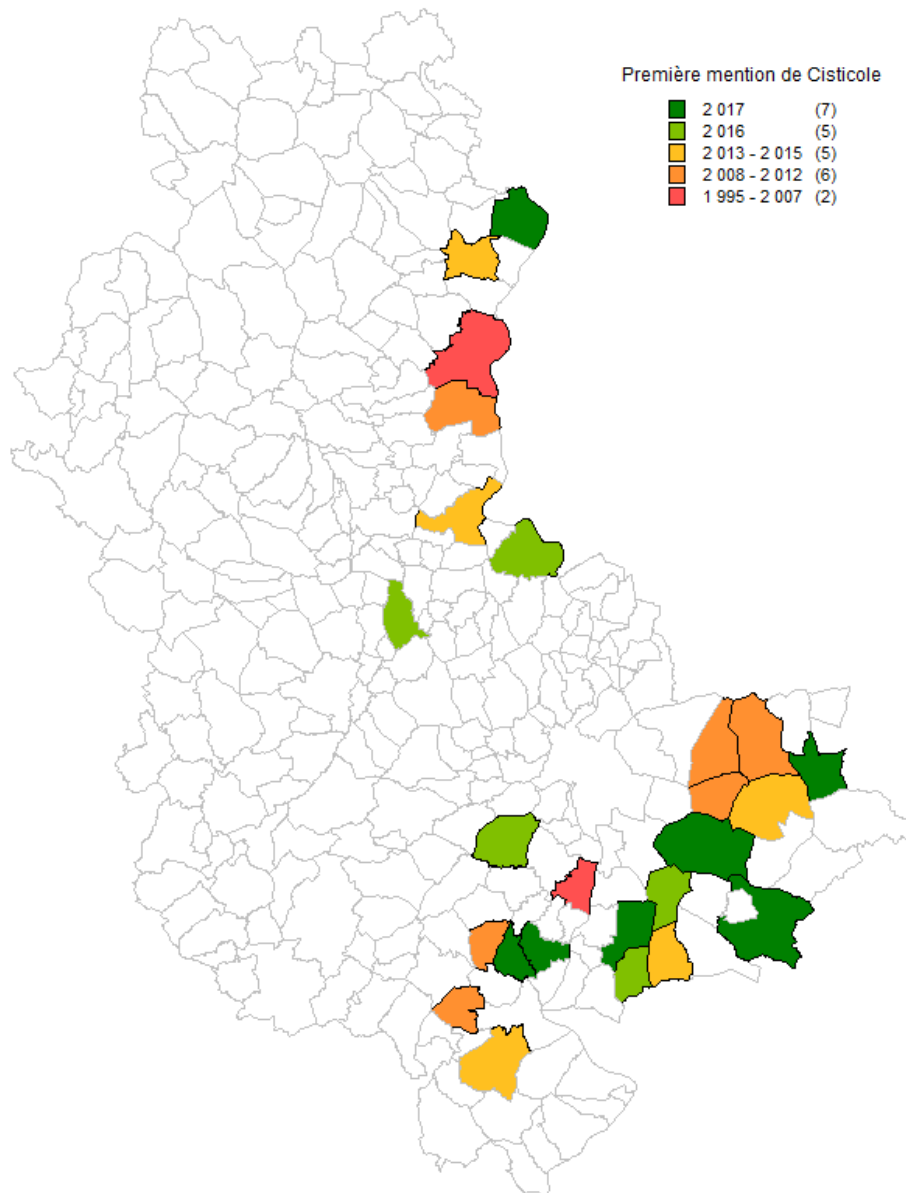


Le seul petit problème, c'est que la Cisticole des joncs, en France, est une espèce... sédentaire ! Elle occupe la façade atlantique, les grands bassins qui la bordent (Poitou, Val de Loire et de Garonne, le Lauragais et une large bande méditerranéenne. Toutefois la zone de peuplement continu ne remonte pas, en vallée du Rhône, au nord d'Orange. Au-delà, ce ne sont que des noyaux très isolés, que des hivers très froids peuvent liquider en raison, justement, de la sédentarité de l'espèce. En l'occurrence, s'il y avait des Cisticoles dans le Rhône à l'hiver 2012, l'épisode sibérien (-12,7°C à Lyon-Bron le 5 février) a dû réduire ces populations à zéro.

L'histogramme précédent ne doit pas faire oublier que 90% de ces données datent de 2016 et 2017.



Sur les deux dernières années, le nombre de communes d'observation de la Cisticole a doublé. Voici la carte indiquant l'année de première observation de l'espèce par commune.



Arnas exceptée, ce sont les milieux ouverts agricoles, plutôt secs, qui ont fourni des données récentes, liées à la poussée de ces dernières années. Mais comment relier ces observations à la phénologie observée et à celle, connue, de l'espèce au cœur de son aire de répartition ? L'espèce, quoique sédentaire, est connue pour être expansionniste. Elle a déjà procédé à plusieurs reprises à des poussées vers le nord, à la faveur d'une série d'hivers cléments, ce qui l'avait déjà conduite à s'installer çà et là dans les zones humides de Rhône-Alpes dans les années 1970-80. Ces populations furent ensuite décimées par la série d'hivers rigoureux du milieu des années 80. À la faveur des récents hivers doux, la Cisticole s'est manifestement lancée de nouveau dans une telle phase. On considère en général que ce sont les jeunes mâles qui se lancent à la conquête de nouveaux territoires (ce qui est bien imprudent de leur part : ça pourrait donner des idées aux Hommes, allez savoir...) et donc que la phase d'expansion se produit à l'été, avant d'être révélée au printemps suivant, quand ces mêmes oiseaux se mettent à chanter, fin mars ou début avril. Ce dynamisme serait dû à la grande prolificité de l'espèce. En effet, dans leurs zones de forte densité, les Cisticoles se

reproduisent littéralement comme des lapins : à raison de trois ou quatre nichées par an, chaque mâle de Cisticole pourrait engendrer une quinzaine de descendants par an. Ceux-ci n'ont d'autre choix que de partir baluchon sur l'épaule en quête de territoire. Et le réchauffement qui concrétise dans nos régions le dérèglement climatique planétaire ne peut que favoriser leurs ambitions. À ce rythme, ces Nicolas Fouquet des pâtures coloniseront le monde ! Il faut néanmoins constater, si ce schéma s'applique à nos oiseaux du Rhône, que les Cisticoles observées cette année sont du genre dures à cuire ou plutôt à geler, ayant résisté à un mois de janvier glacial avec plusieurs pointes nocturnes sous les -7°C . En outre, les sites d'observation récents indiquent une propension de plus en plus marquée à s'installer en milieu sec, *a contrario* de la vague d'expansion des années 70 où l'espèce avait semblé sauter de zone humide en zone humide.

Voici donc, peut-être, une nouvelle acquisition durable de l'avifaune rhodanienne, à tout le moins un épisode à documenter. Cherchez donc dès cet été les jeunes Cisticoles en goguette, avant-garde d'une sympathique invasion !